

# BULLETIN

## DE LA FÉDÉRATION JURASSIENNE

de l'Association internationale des travailleurs

Paraissant tous les Dimanches.

### Abonnements pour l'année 1874 :

#### En Suisse :

Un an, 8 fr., six mois, 4 fr.

Les abonnements pris auprès des bureaux de poste paient une surtaxe de 20 cent.

### L'émancipation des travailleurs

doit être l'œuvre

des travailleurs eux-mêmes.

### Abonnements pour l'année 1874 :

Allemagne, fr. 10»60. — Amérique, fr. 16. — Angleterre, fr. 13»20. — Belgique, fr. 10»60. — Espagne, 13»20. — Hollande, fr. 12»20. — Italie, fr. 9»60.

On s'abonne auprès de M. François Floquet, Grande Rue, 143, au Locle (canton de Neuchâtel, Suisse.)

LOCLE, LE 11 OCTOBRE 1874.

### L'école phalanstérienne jugée par elle-même.

La plupart de nos lecteurs ont probablement entendu parler des phalanstériens, et savent qu'on désigne sous ce nom une école socialiste fondée au commencement de ce siècle par Ch. Fourier. L'article fondamental du programme phalanstérien, c'est l'association intégrale ou complète, s'étendant à tous les détails de la vie; les hommes se grouperaient en *phalanges*, comprenant chacune douze à quinze cents personnes; chaque phalange habiterait un grand bâtiment nommé *phalanstère*. Malgré l'association, la propriété individuelle continuerait à exister, et les produits seraient répartis proportionnellement au *capital* fourni par chaque associé, au *travail* accompli par lui, et au *talent* déployé dans ce travail.

Au phalanstère, grâce à la variété des occupations et à la distribution des travailleurs par séries, le travail deviendrait *attrayant*, au lieu d'être répugnant, comme il l'est aujourd'hui.

A ces points essentiels de son projet de réorganisation sociale, Fourier a mêlé une quantité de bizarreries, d'idées étranges, fausses ou ridicules, qui ont donné beau jeu aux railleurs, mais qui ont contribué à la vogue de la doctrine phalanstérienne au moins autant que les quelques conceptions justes qu'elle renferme.

Dans les années qui précédèrent la révolution de 1848, l'école de Fourier joua un rôle assez important. Elle avait groupé un certain nombre d'hommes riches et instruits, et elle disposait alors d'une puissance bien plus considérable qu'aucun autre groupe socialiste.

Mais depuis ce moment les choses ont bien changé! Les désillusions sont venues, la désertion s'est mise dans les rangs des disciples, et aujourd'hui, de l'aveu même de son organe officiel, l'école phalanstérienne est en pleine dissolution.

Qu'on lise les lignes qui suivent, extraites du *Bulletin du mouvement social*, du 1<sup>er</sup> octobre :

« Est-il besoin de dire que, depuis 1848, l'école a été constamment en phase descendante, que, depuis cette époque, le nombre des adhérents n'a cessé chaque jour de diminuer? La mort a déjà fauché bon nombre de nos coreligionnaires, et des meilleurs; l'unité de l'école, qui faisait autrefois sa puissance, est aujourd'hui détruite, et ~~elle rencontre~~ *elle rencontre* fréquemment d'anciens phalanstériens, autrefois orthodoxes, et qui maintenant font toute sorte de réserves sur la théorie de Fourier.

» Enfin, il reste encore, malgré les déceptions, un groupe de phalanstériens à convictions inébranlables : ceux-là ont une fois raisonné qui ne s'éteindra jamais; mais malheureusement, par la force des choses, ils se trouvent réduits à l'impuissance. Il est des situations telles, qu'il est impossible de remonter le courant. Il faudrait, pour accomplir ce prodige, *l'ardeur et l'activité de la jeunesse, qui nous font défiant*; car nous pouvons bien nous l'avouer à nous-mêmes : parmi les ouvriers de la première et de la deuxième heure, beaucoup sont arrivés à un âge qui produit l'apathie et paralyse les meilleures volontés. Il y a certainement des exceptions; mais on sait que l'exception confirme la règle.

» En résumé, les éléments dont se composait l'école phalanstérienne en 1848, époque de son apogée, ou ont disparu, ou se sont très considérablement affaiblis, *et il ne s'en est presque pas produit de nouveaux*.

» Et maintenant, que doit-il advenir? L'école sortira-t-elle de cet état de somnolence? Lui reste-t-il assez d'éléments pour revivre et reprendre en main le drapeau qui symbolise le salut de l'humanité? Hélas! je le désire ardemment, mais je n'ose l'espérer; et, malgré le profond sentiment de tristesse que m'inspire cette réflexion, il me

serable qu'à moins d'événements imprévus, dans quelques vingt-cinq ans d'ici la découverte de Fourier sera passée à l'état de mythe, et ne sera connue, sauf une minime exception, que de quelques archéologues philosophes, qui la classeront à côté des vieilles utopies de Campanella, de Thomas Morus et de Swedenborg. Cette opinion n'est-elle pas d'ores et déjà celle des gens qui ne connaissent les œuvres de Fourier que d'une manière très vague? »

Ainsi, voilà ce qu'un phalanstérien convaincu est obligé de s'avouer à lui-même : le groupe dont il fait partie va s'amointrissant de jour en jour, aucune recrue nouvelle ne vient le renforcer, et dans un quart de siècle, la doctrine de Fourier sera passée à l'état de mythe.

Nous comprenons que cette perspective soit attristante pour un vieux phalanstérien blanchi sous le harnais, qui croit, avec une foi aussi robuste et aussi naïve que celle d'un catholique, que « hors de Fourier, point de salut. » Mais y a-t-il là quelque chose d'affligeant pour le socialisme lui-même, c'est-à-dire pour le grand parti de l'émancipation du travail? Tout au contraire. La disparition de l'école phalanstérienne ne peut qu'ajouter aux forces du parti révolutionnaire.

A ses débuts, le socialisme a d'abord été l'idée personnelle de quelques rêveurs, de quelques utopistes, qui lui ont généralement donné une allure plus ou moins excentrique. Ensuite, il est devenu une affaire de secte, et cette seconde période a duré jusqu'après la révolution de 1848. Mais maintenant il a passé dans la conscience populaire, il a cessé d'être l'affaire d'un homme ou d'une secte pour devenir celle du prolétariat tout entier : il n'est plus un dogme, une doctrine toute faite arbitrairement élaborée par un penseur isolé; il est devenu une science expérimentale et progressive, au même titre que la physique ou la biologie. Celles des sectes socialistes qui, après 1848, se sont pour un moment survécues à elles-mêmes, sont donc condamnées à une mort inévitable; et sur leurs ruines, en se servant des matériaux qu'elles ont préparés, retenant le bon et rejetant le mauvais, le socialisme scientifique et populaire commence à élever le grand édifice de l'avenir.

### Le Volksverein, le Grütli et l'Internationale.

On sait que le *Volksverein* est une association politique qui sert de machine de guerre et de levier électoral au parti radical suisse.

La *Société du Grütli* est une société d'ouvriers, qui a été fondée il y a une trentaine d'années par un socialiste genevois, Galeer, et qui compte des sections dans tous les cantons de la Suisse. Mais les ouvriers du *Grütli*, depuis le grand mouvement de 1848, ont marché à la remorque des bourgeois radicaux; néanmoins, dans ces derniers temps, les idées socialistes ont de nouveau pénétré dans un

certain nombre de sections du *Grütli*, et cette association subit une crise dont on ne peut pas encore prévoir le dénouement. Une partie des Grütliens, sous la direction de leur Comité central qui réside à Berne et qui est présidé par un certain M. Lang, persistent à vouloir rester dans le giron radical, et ils ont donné leur adhésion au *Volksverein*; d'autres Grütliens, au contraire, voudraient rompre avec le *Volksverein* et donner la main aux socialistes de l'Internationale.

Dimanche dernier, 4 octobre, une réunion de délégués du *Volksverein* avait lieu à Baden. Il y avait 122 délégués, représentant 15 cantons sur 22. Le but de la réunion était de discuter certaines questions relatives à l'application de la nouvelle Constitution fédérale, et d'adopter pour l'Association un règlement définitif. Mais ce qui à nos yeux a rendu cette assemblée intéressante, c'est que les deux éléments qui divisent la *Société du Grütli* s'y sont rencontrés et y ont affirmé publiquement leurs tendances absolument divergentes.

Le parti bourgeois du *Grütli* était représenté par M. Lang, président du Comité central, et par un certain nombre d'autres délégués. Le parti socialiste ne comptait qu'un seul représentant, le citoyen Moham, délégué de la section du *Grütli* de St.-Gall.

C'est l'art. 1<sup>er</sup> du projet de règlement pour le *Volksverein* qui a fourni au citoyen Moham l'occasion de faire une profession de foi socialiste, et qui a déchaîné sur sa tête l'orage des fureurs bourgeoises et patriotiques. Voici comment les journaux radicaux racontent l'incident :

L'art. 1<sup>er</sup> du projet de règlement définit le but du *Volksverein*, et dit entre autres que cette association veut « arriver à un développement sain « de notre état public en combattant, dans le « domaine fédéral comme dans le domaine cantonal, les influences anti-nationales, par l'établissement d'institutions démocratiques dans « l'Eglise et dans l'Etat, par l'augmentation des « libertés et des droits individuels, et par des réformes sociales raisonnables. »

Le citoyen Moham propose de supprimer dans cette rédaction les mots « en combattant les influences anti-nationales. » La question sociale, dit-il, doit être résolue par la voie internationale; par conséquent, le mot « anti-nationales » est inadmissible. L'orateur attaque ensuite le *Volksverein*, qui ne travaille pas, ce qui oblige la *Société du Grütli* à s'en retirer. Le *Volksverein*, d'après lui, n'est pas organisé; dans le canton de St-Gall, son activité est nulle, et il doute fort que les délégués présents aient réellement un mandat de leurs sections respectives.

Ces mots soulèvent une tempête de récriminations, et le président retire la parole à l'orateur, et l'accorde à M. Lang, président du *Grütli*, pour répliquer au discours peu parlementaire du socialiste.

M. Lang déclare que le citoyen Moham n'a nullement parlé au nom de la *Société du Grutli*, car celle-ci entend résoudre les questions sociales sur le terrain *national* et non *international*. Il est incontestable que dans le *Volksverein* et dans le peuple en général, on ne comprend pas encore bien les questions sociales. Mais cette société veut s'unir à tous les Suisses pour les élucider et pour faire comprendre la question sociale à ceux qui l'ignorent encore. Ce but ne sera jamais atteint au moyen de l'Internationale, mais plutôt par un travail commun (par les mots *travail commun*, M. Lang paraît entendre une conciliation entre les classes). Pour cette raison, la Section du *Grutli* de Saint-Gall n'a pas voulu se séparer du *Volksverein*.

M. Seifert, de Saint-Gall, réfute énergiquement le citoyen Moham ; il annonce en outre que l'orateur a menti (expression *parlementaire* !) en accusant les délégués de n'avoir pas de mandat.

Un troisième orateur, M. Müller, d'Appenzell, revient un peu plus tard sur ce sujet. « Quant aux questions sociales, dit-il, comme Suisses, nous devons les discuter chez nous, en dehors de l'influence de l'Internationale. »

L'assemblée décide à l'unanimité de passer à l'ordre du jour, et l'incident est clos.

Voilà donc le feu mis aux poudres. Le citoyen Moham a eu l'audace de dire en pleine assemblée du *Volksverein*, que la question sociale ne peut se résoudre que par voie internationale. Nous allons voir ce que diront à ce sujet les diverses sections du *Grutli*. Nous savons bien que beaucoup d'entr'elles sont énergiquement travaillées en ce moment par les bourgeois radicaux ; celles-là resteront fidèles à l'orthodoxie et emboîteront le pas derrière le président Lang. Mais il est d'autres sections où l'élément socialiste se trouve en majorité ; le moment n'est-il pas venu, pour ces sections là, de dire catégoriquement ce qu'elles veulent, et de rompre, une fois pour toutes, avec les politiciens bourgeois qui ne voient dans le *Grutli* qu'un marche-pied pour arriver aux places bien rétribuées ?

## Nouvelles de l'Extérieur.

### Italie.

(Correspondance particulière du Bulletin.)

En commençant, par cette première lettre, à remplir la promesse que j'ai faite à la rédaction du *Bulletin* de lui envoyer des correspondances, je crois utile de reprendre les choses depuis le dernier Congrès de l'Internationale tenu à Bruxelles. Notre presse bourgeoise, au début, parla à peine de ce Congrès, affectant la plus grande indifférence ; mais ensuite, prise aux cheveux par la presse étrangère, qui faisait grand bruit de l'adresse du *Comité italien pour la révolution sociale*, elle se vit forcée, contre son gré, de revenir sur ce sujet, et

pendant une bonne semaine nous l'avons entendue chanter sur tous les tons : qu'il ne fallait pas juger de l'Italie par des documents semblables, qui ne pouvaient être que l'œuvre d'un petit nombre de gens sans aveu ; que la situation du prolétariat italien était la meilleure du monde ; que l'accord le plus touchant régnait entre cette classe et la bourgeoisie ; qu'il y avait en Italie de la liberté à bouche que veux-tu, et que les quelques hommes qui réclamaient des changements n'étaient que des fous ou des gredins. A des bourdes de ce genre on ne répond pas ; mettons donc simplement au panier la prose de nos journalistes bourgeois, et parlons d'autre chose.

Je dois vous dire, — et j'ai hâte de vous en informer — que la prétendue délégation du Cercle de propagande socialiste de Palerme au Congrès de Bruxelles était une simple mystification, œuvre du plus grand charlatan que l'Internationale pour son malheur, ait jamais possédé dans ses rangs en Italie ; à l'heure qu'il est encore, ce personnage ne peut se résoudre à se tenir en paix, parce qu'il s'est vu entièrement laissé en dehors de toute organisation sérieuse. Le Cercle de propagande de Palerme n'existe plus depuis quelque temps déjà.

Il ne vous sera pas inutile de savoir que le fameux mouchard italien Carlo Terzaghi se trouve actuellement en Suisse. Ce misérable a écrit dernièrement, dans sa feuille le *Proletario*, de telles infamies à propos des bandes insurrectionnelles et des internationaux arrêtés, que le *Fanfulla*, qui est le *Figaro* de l'Italie, et qu'on appelle vulgairement le « fou de cour, » lui a fait l'honneur de reproduire ses articles. Le mouchard en question s'est rendu au Congrès de l'Union des travailleurs tenu l'autre jour à Genève (je n'ai pas besoin d'apprendre aux lecteurs du *Bulletin* quelle espèce de boutique c'est que cette *Union des Travailleurs*) ; et à son retour à Turin, il apprit — ne riez pas — que la police était à sa poursuite ! Il se vit donc obligé, pour échapper à cette prétendue persécution, de se réfugier en Suisse, et maintenant il exerce dans votre pays son métier d'espion sur une grande échelle : il va courant de droite et de gauche, sur les traces de Pierre et de Paul, et se donne beaucoup de peine, dit-on, pour dissimuler son identité par toute sorte de déguisements.

Voici quelques renseignements sur nos amis arrêtés. Costa est toujours à Bologne, détenu dans les prisons du Torrione ; il est seul dans une cellule et gardé à vue ; on a néanmoins fini par permettre à sa famille de le visiter et de lui faire parvenir des livres et de l'argent. Il n'en a pas été de même à Ancône, où se trouvent emprisonnés un assez grand nombre de nos compagnons ; là il n'y a pas eu moyen d'obtenir pour les familles des détenus, la permission de les visiter ; aussi les prisonniers sont-ils dans le plus grand isolement et manquent-ils absolument de tout secours. C'est là que se trouve Malatesta ; il a été arrêté à la station de B., où l'avaient suivi depuis Naples un bon nombre d'agents déguisés, et où l'attendaient le questeur (préfet de police) et la force armée. La police, après avoir choisi, pour arrêter Malatesta, la localité où il pouvait le moins être connu, a fait tout son possible pour ne rien laisser transpirer de cette arrestation,

et cela dans un but que vous comprendrez facilement : mais personne n'a donné dans le piège.

Le gouvernement italien a voulu faire un peu de terreur à son tour. Des troupes ont été mises en mouvement dans toute l'Italie, des arrestations en masse ont été opérées ; on a même exécuté des évolutions navales et un débarquement en Sicile afin d'intimider les fiers insulaires de cette province. Et quel a été le résultat de cette mise en scène ? Six cents internationaux environ attendent dans leur prison qu'on leur fasse leur procès, et les journaux de la gauche se moquent du gouvernement qui a fait tout ce tintamarre à la veille des élections, dans l'espoir de s'assurer une Chambre conservatrice. Les manœuvres navales et les débarquements de troupes opérés dans le port de Palerme en plein midi, n'ont été connus des Palermitains que par l'intermédiaire des journaux, parce qu'à cette heure caniculaire, personne ne se trouvait sur le quai ; et les canons qu'on traîne dans la principale rue de Palerme font la joie des gamins qui les suivent en les saluant à coups de sifflet. Le gouvernement a même reçu des reproches des journaux modérés, pour son étrange conduite à l'égard des internationaux arrêtés, qui sont détenus depuis tant de semaines, et dont le procès n'a pas encore commencé. G.

### Fédération jurassienne.

Nous avons annoncé il y a huit jours une assemblée de la Fédération ouvrière de la Chaux-de-Fonds, dans laquelle devait être discuté l'établissement d'une société de consommation. L'assemblée, malheureusement, ne s'est pas trouvée assez revêtue pour résoudre cette question, et elle s'est ajournée à une prochaine séance, où l'affaire sera reprise.

La réunion de Berne aura lieu aujourd'hui. Nous apprenons que de plusieurs sections jurassiennes, entr'autres de Neuchâtel, de la Chaux-de-Fonds, du Locle, du Val de Saint-Imier, des délégations doivent s'y rendre ; nous savons en outre que la section de Berne a fait son possible pour que l'organisation de cette petite fête ne laisse rien à désirer. Nous avons donc tout lieu d'espérer que cette réunion portera de bons fruits pour la propagande socialiste.

Le Comité fédéral jurassien vient d'adresser aux Sections de la Fédération une circulaire relative à diverses questions d'administration et de propagande. Depuis que cette circulaire a été expédiée, le Comité fédéral a reçu, du Cercle d'études sociales de Sonvillier et de la Section de Neuchâtel, des propositions relatives à la publication en langue allemande du Manifeste à tous les travailleurs, adopté par le récent Congrès de Bruxelles.

Pour éviter des retards et pour ne pas avoir à expédier une nouvelle circulaire, le Comité fédéral croit pouvoir porter ces propositions à la connaissance des sections par la voie du *Bulletin* comme suit :

Le texte allemand du Manifeste aux travailleurs devant paraître prochainement dans le *Neuer Social Demokrat* de Berlin, le Cercle d'études sociales de Sonvillier propose qu'une démarche soit faite auprès de la rédaction de ce journal afin que le texte allemand du Manifeste soit ensuite imprimé à part

en brochure destinée à la propagande.

La section de Neuchâtel fait la même proposition, et propose en outre que le chiffre du tirage de cette brochure soit fixé à 1000 exemplaires, attendu qu'un chiffre inférieur coûterait à peu près aussi cher. Les frais de cette publication seraient supportés par la Fédération jurassienne, qui réclamerait en outre le concours de toutes les Fédérations et sections où se trouvent des ouvriers de langue allemande.

Les Sections sont priées de considérer les lignes qui précèdent comme une communication officielle du Comité fédéral, et d'exprimer leur opinion sur ces propositions en répondant à la dernière circulaire.

La section de Berne nous adresse la communication suivante :

*Un patron monumental.* — Il y a un mois, un ouvrier serrurier, en nettoyant une machine à percer, appartenant à son patron, a eu l'extrémité de deux doigts écrasés par l'engrenage. Il a été transporté, soigné, guéri à l'hôpital. Mais dira-t-on, le patron a payé les frais ? Allons donc ! un patron fait réparer ses machines parce qu'il y trouve son intérêt, mais un homme, un travailleur, ça se remplace si facilement ! Il lui a fait du moins, à sa sortie de l'hôpital, quelque offre de service, donné quelque témoignage de sympathie ? Ne le croyez pas. Si, pourtant, il a fait une chose, et cette chose la voici dans toute sa pureté.

Il faut savoir d'abord qu'à Berne un grand nombre de patrons trouvent le moyen d'augmenter leur capital productif en imposant à leurs ouvriers la nécessité de leur faire crédit d'une partie de leur salaire. Eh bien, notre héros n'a même pas pu rendre à son ouvrier convalescent l'argent qu'il lui doit en vertu de cette combinaison ingénieuse ; il lui a donné 10 francs et demande du temps pour s'acquitter du reste ! Heureusement, notre ami est membre de l'Internationale !

Comme il pourrait se rencontrer peut-être des ouvriers enthousiastes, désireux de travailler chez un patron pareil à des conditions semblables, ou des esprits curieux de lier connaissance avec ce phénomène du patronat, dans l'impossibilité où nous sommes de leur offrir sa photographie, nous nous nous contentons de leur donner son adresse : M. Fréd. Bomonti, serrurier, Länggasse, 208.

La Section de propagande de Genève nous prie de publier l'avis suivant :

« La section de propagande de Genève avise les Sections et Fédérations que, par décision prise dans sa séance du 28 septembre 1874, elle a expulsé de son sein le nommé *Lafon*, pour faits graves de nature à entacher sa moralité. »

VIENT DE PARAITRE :

**L'Economie politique jugée par la Science,**

PAR N. TCHERNYCHEWSKY

Traduit du russe (en deux parties)

Tome premier (un volume de 528 pages.) Prix : 6 fr. Le tome second paraîtra prochainement.

En vente chez les libraires Cherbuliez, Menz, Georg et Ghisletty, à Genève, et Jent et Gassmann, à Berne.